

Paris, 2 décembre 1915 5033



Madame, mon très cher ami,

Noël ! Noël ! Il n'est pas
gai cette année, le petit peu Noël.
Il pleut, il vente, aujourd'hui comme
hier. Mon libraire Nourry, qui
est allé se reposer à Foyers, y a
trouvé aussi la pluie et le vent.
Autant vaut rester où nous sommes,
Pluie et vent à Angers, je supporte.
Enfin cela passera et le 4^e janvier
sera peut-être plus joli que Noël,
ce sera en 1916, et 1916 sera peut-être
une bonne année. Souhaitons-nous
réciproquement que l'année soit
bonne. Si cela pouvait seulement
l'aider à être un peu meilleur !

J'ai aimé à penser que Maurice
Desjardins se remet tout doucement
et que vous attendez avec plaisir de
Fabienne les beaux jours, et tout ce
qui nous manque.

Cumtort m'a écrit hier une

ce jour-ci. Je suppose qu'il va sur
bain, sans courses. Mes cours marchent
assez bien. J'ai beaucoup de monde
que l'année dernière. Les lendis, je
rencontre le pauvre Maspéro, que
sa femme amène et reconduit. On
lui met son pardessus sur les épaules
et son chapeau sur la tête pour aller
de la salle d'attente à la petite
salle où il fait son cours. Or, il
a toujours l'esprit bien présent et la
langue bien pendue. Mais, comme il a
le cœur très malade, on craint sans doute
quelque attaque. Il a montré aux filles
aimables pour moi, voulant, je pense,
mouvoir dans la communion de Paul
et de George Foucault. Je ne vois pas
d'inconvénients à ce que le Ciel leur
accorde à tous de longs jours, si
surtout les notes étaient un peu plus
gais.

Espérons toujours que 1916 nous
sera favorable.

Affectueux respects,

A. Loisy

1862
demeure et me fait un peu
frémir pour elle.

Il pleure de tous côtés des
livres sur la guerre, et je regrette bien
d'en avoir fait un. Ce sont des canons
qu'il faut, et des soldats, et
des chefs qui enfonceraient les
tranchées allemandes. Nos ennemis
sont peut-être aussi embourbés que
nous, mais ils s'en vont comme d'habitude,
et ils parlent toujours d'attaques. Nous
avons encore trop l'air de nous défendre.
Il faudrait pouvoir les échanger, les faire
reculer.

Et le président Wilson qui s'est
offert un voyage de nous! Celui-là
m'intéresse. Il va entrer dans sa soixantième
année ces jours-ci, c'est-à-dire qu'il a un
an de plus que moi, — sans reproche, —
c'est cet homme qui s'offre le
désertement du mariage, avec le
voyage de nous, selon le rituel, sauf à
garder communication avec ses ministres.
C'est charmant et original. Comme tout,
ce président si conjugal est plus amusant
que le pape, bien que tous les deux soient
également pour la paix.

Je n'ai pas vu M. de Tatis

longue lettre où il me raconte
l'histoire du Cardinal Mercur et
du petit Baguenard, que Guillaume
et Benoît lui avaient préparé à
trois au dernier consistoire. Et
vous aura senti cet idéal fait
divin. Mais quel singulier pape !

Je lis à peine les journaux.
Juste pour voir si nos affaires ne
marchent pas trop mal. Quand
elles vont bien, on ne manquera pas
de le savoir, mais soez n'a pas
eu encore de nouvelles de mon
neveu qui est à Salonique. On a
eu seulement un mot qu'il a
envoyé de Balte, où il était le
2 décembre, Pelliot s'ennuie à
Imbras. Comme n° ma garnison de
Peyron n'était pas aux nombreux,
quatorze sous-officiers ont réclame
ma salle à manger pour y prendre
leurs repas. J'ignore comment ils font
pour s'asseoir, car si n'ai pu qu'une
demi-douzaine de chaises dans ils ont
dit qu'ils ne voulaient pas le servir
pour ne les point gêner. Sans doute
auront-ils réquisitionné quelque table
une grande table de ses bancs. Tout
ce monde-là doit faire trembler ma